

Hôpitaux des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle *

V. - L'hôpital de Saint-Géraud et la confrérie des pèlerins d'Aurillac

 par Jean CHEYMOL **

RESUME

L'abbaye de Saint-Géraud à Aurillac est antérieure à Cluny qui lui donne le titre de mère. Elle a joué un rôle important pour les pèlerins de Compostelle jusqu'à sa destruction au cours des guerres de Religion. Seuls vestiges : l'hôpital et une belle fontaine claustrale, sans oublier une complainte en langue d'oc du XIII^e siècle.

* Communication présentée à la séance du 21 mars 1981 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 14, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris.

Fièrement sur son blason, Aurillac marque...

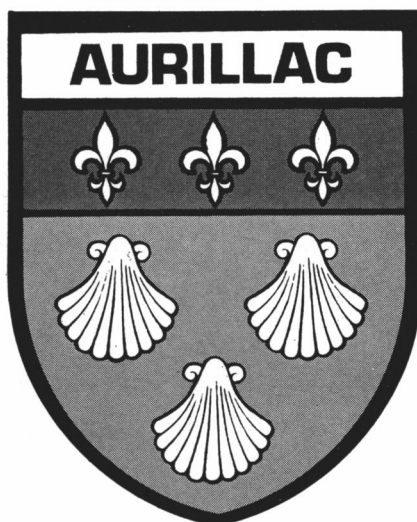


Fig. 1. — Blason d'Aurillac.

« de gueules à trois coquilles d'argent posées deux et une, au chef d'azur à trois fleurs de lys d'or ».

Les trois fleurs de lys de France sont une récompense royale de Charles VII pour le renfort de deux cents hommes d'armes équipés fournis en 1429 par cette ville à Jeanne la Pucelle lors de la délivrance d'Orléans. Quant aux coquilles (antérieures aux fleurs de lys sur les armes primitives), elles évoquent Compostelle et le rôle important joué par l'abbaye de Saint-Géraud et la Confrérie des pèlerins de Saint-Jacques d'Aurillac.

Dans ces conditions, on peut s'étonner du peu de place réservée à la capitale de la Haute-Auvergne par les historiens du pèlerinage de Galice dans leurs chroniques.

L'explication se trouve dans l'ancienneté même des services rendus. C'est vers l'an 894 que le comte Géraud — vrai moine-chevalier laïque —, depuis son château juché sur l'éminence Saint-Etienne dominant la vallée de la Jordanne (1), fonde une abbaye.

Célibataire, à sa mort (vers 918), il lui lègue sa fortune, ses vastes domaines s'étendant en Haute-Auvergne, en Rouergue, en Quercy, même en Espagne et vers les Alpes, ainsi que ses pouvoirs de haute et basse justice.

De ce fait, l'Abbé devint le seigneur de la ville qui s'agrandit dans la vallée, au pied du château et autour du moustier. Il ne dépendait que du pape

(1) Le donjon fut construit seulement au XII^e siècle.

et non du roi ou de l'évêque. Seigneur oui, mais d'hommes libres : le bon comte ayant affranchi tous ses serfs, l'Abbé gouvernait de haut, mais les bourgeois (hommes du bourg au sens ancien du mot) et artisans bientôt enrichis administraient la cité et la défendaient contre pillards et envahisseurs. L'entente ne fut pas toujours parfaite entre peuple et fêrile abbatiale. Nous voyons en 1233 le château pris d'assaut, pillé, les archives brûlées, les moines chassés de l'abbaye et à la suite les bourgeois agresseurs excommuniés. Puis tout rentra provisoirement dans l'ordre. L'arbitrage royal bientôt remplaça les armes ; il nous est resté consigné dans les « paix d'Aurillac » (1280-1289), véritable charte communale valable pendant plus de trois siècles (XIII^e-XVI^e siècles) (2), R. Grand [4].

Bien ceinturée de remparts, avec six portes, la ville passe sans encombre la guerre de Cent Ans qui fait rage dans le pays voisin.

Survient la Réforme et ses guerres fratricides, la fière abbaye du Moyen Age tombe en pleine décadence, elle sera sécularisée en 1561. Huit ans plus tard, Aurillac est pris et pillé par les protestants. En 1572, à la Saint-Barthélemy, ceux-ci, installés dans la ville, sont massacrés par les catholiques. En 1581, les huguenots surprenant la ville, elle est sauvée *in extremis* par le courage des habitants (Guy de Veyre, premier consul, est tué au combat).

Mais ces tourmentes auxquelles il faut ajouter incendies de quartiers, vols, plus tard révolution, ont supprimé la plupart des souvenirs du passé : trésors, archives, même bâtiments ont disparu pour la plus grande part.

Ainsi cette abbaye bénédictine, fondée en 894, la plus riche de France au x^e siècle, plus ancienne que Cluny qui l'honore du titre de mère, perd dans les siècles suivants sa primauté par rapport à cette dernière (3).

Aux beaux jours de sa splendeur, le roi Robert-le-Pieux (4), le pape Urbain II la visitent. Par son école monastique, la beauté des manuscrits sortis de son *scriptorium*, son prestige s'étend à toute la chrétienté. Son fils le plus célèbre, l'ancien petit pâtre Gerbert (né vers 930) : devenu Sylvestre II ; ce pape de l'an mille est si savant qu'on le soupçonne de sorcellerie.

Les destructions de la Réforme furent fatales à Aurillac et les pèlerins venant de Vézelay par Brioude oublièrent son chemin au profit des haltes-refuges des sanctuaires de Notre-Dame-de-Rocamadour et de Sainte-Foy-de-Conques.

Que trouvaient les pèlerins à Aurillac aux jours fastes de l'abbaye ?

... Une église abbatiale au riche trésor, un cloître aux très beaux chapiteaux (5), un hôpital-refuge, pour ceux de la ville une confrérie prospère et efficace.

(2) Le droit de justice civile est enlevé à l'Abbé par le roi en 1552, le droit de justice ecclésiastique lui reste jusqu'en 1790, date de la suppression de l'église abbatiale.

(3) Saint Odon, historiographe de Géraud, fut troisième abbé d'Aurillac avant d'être le deuxième de Cluny (Aurillac fondé en 894, Cluny en 910).

(4) Roi de 996 à 1031.

(5) Les chapiteaux romans de l'école d'Aurillac dispersés ont pu être en partie identifiés tant en France qu'en Amérique. Ils furent imités à Conques et à Rodez, peut-être même réalisés par les mêmes tailleurs de pierre.

Dans l'abbatiale, ils vénéraient saint Géraud en « majesté ». Le pèlerin Bernard, écolâtre d'Angers, se rendant à Conques vers 1020 avec un compagnon, le pria au passage. Cette effigie l'étonna... « Je vis sur l'autel la statue de ce saint resplendissante de l'or le plus pur et des plus précieuses pierres... Son visage était animé d'une si vivante expression que ses yeux semblaient fixer ceux qui le considéraient » [2]. Cette statue, don de l'abbé Adralde II vers 1010, a disparu dans les tourmentes, mais nous pouvons nous en faire une idée d'après celle de Sainte-Foy à Conques, miraculeusement conservée, sur laquelle les camées romains, les pierres précieuses barbares à demi-taillées brillent de tous leurs feux (6).

En France, pèlerinage et culte de Géraud furent sûrement antérieurs à celui de Saint-Jacques-de-Compostelle alors limité à l'Espagne. A cette époque archaïque, Rocamadour et Conques n'étaient que des bourgades ignorées. Puis, Compostelle drainant les foules transitant à travers la France, Géraud à Aurillac, Notre-Dame à Rocamadour, la petite martyre Sainte-Foy à Conques, reçoivent tous trois... au passage, les Jacquaires migrant à travers l'Auvergne...

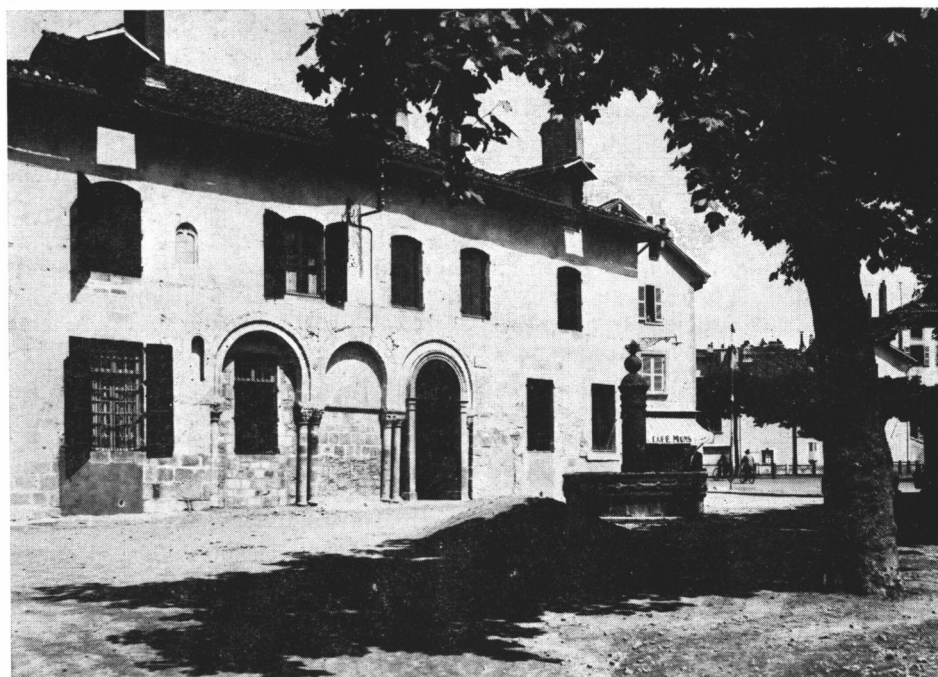


Fig. 2. — Place Saint-Géraud avec fontaine du XII^e siècle et façade de l'hôpital des Pèlerins avant sa restauration. (cf. Arch. dép. Cantal.)

(6) Egalement d'après le buste-reliquaire de Saint-Baudime à Saint-Nectaire, malgré le vol de ses précieux cabochons.

Ensuite Aurillac détruit par les protestants tombe dans un demi-oubli au profit des deux autres (7).

Il nous reste de la grande époque deux monuments notables situés devant l'abbaye sur la place Saint-Géraud (v. fig. 2) :

— une fontaine (ancien lavabo claustral), ornée de coquilles surmontant une belle cuve circulaire en serpentine verte polie de 10 pieds (3 m) de diamètre ;

— face à l'abbatiale : l'hôpital-hospice des malades et pèlerins, massif bâtiment quadrangulaire (actuellement divisé en appartements), paraissant dater du XIII^e siècle dans ses parties les plus anciennes. Sur la façade un ensemble de trois arcatures en plein cintre, reposant sur six colonnettes jumelées à chapiteaux romans finement sculptés. Sur le linteau central on lit encore :

« ECCE QUIES HOMINUM DOMUS... » Prosper Mérimée en 1838 [7-9] (8) avait pu lire la suite de la phrase : « ATQ... REFECCIO FRATRU AFTANDUR AD OS... QUICUMQUE » Abel Beaufrère [1] en propose la traduction libre suivante : « Ici c'est le repos pour tous, l'abri et la table fraternelle. »

Si l'on note que la vieille rue Saint-Jacques part de l'hôpital pour monter vers le château (résidence de l'Abbé), l'invitation aux « Jacquaires » ne fait pas de doute. De l'organisation intérieure de l'hospice, nous ne savons plus rien si ce n'est que le petit personnel était exempt d'une partie des charges et corvées des citoyens de la ville.

On lit dans les paix d'Aurillac (1280) [4] une traduction du latin en langue d'oc

« ... les donatz al servizi dels paures de l'espital de San Guiral, que es pauzatz davan lo moustier ».

... sont exempts de taille parmi d'autres... les donats au service des pauvres de l'hôpital de Saint-Géraud qui est situé devant le moustier.

D'où venaient ces pèlerins :

- d'abord de la Haute-Auvergne ;
- non de la route du Puy ; nous avons vu ceux-là passant surtout par l'Aubrac désolé et farouche, descendant vers le Lot puis Conques et Moissac [3 C] ;
- surtout ceux venant de Vézelay par Clermont, Issoire, Brioude...

Leurs dévotions faites à Géraud, deux voies principales possibles pour rejoindre le flot :

(7) Géraud visita-t-il Compostelle ? Bien que grand voyageur — il se rendit sept fois aux tombeaux des Apôtres à Rome — c'est peu probable, car Compostelle n'était à l'époque qu'un culte local. Le premier pèlerin de qualité y fut Godescale, évêque du Puy, en 951, alors que Géraud est mort en 918 ; cependant, sur le sceau le plus ancien de l'abbaye, on voit le comte Géraud assis, ayant sous ses pieds une coquille Saint-Jacques.

(8) Cf. gravure de Dauzats de 1832 dans [9].

- Conques, par l'abbaye bénédictine de Monsalvy et la descente vers le Lot franchi à Entraygues ;
- Rocamadour, avec franchissement de la Garonne soit à Agen, soit plus loin à La Réole.

Parvenus en Espagne, sur « *el camino francés* », ils trouveront encore deux lieux évoquant Aurillac :

- au col du mont Cebrero (1 293 m), passage redoutable à une des dernières étapes aux limites de la Castille et de la Galice : le prieuré-hospice de l'abbaye de Saint-Géraud (9) ;
 - à Compostelle même, les moines d'Aurillac possédaient une église et un prieuré recevant gratuitement les Auvergnats.
- Pour être complet, il nous faut évoquer encore deux points :
- la confrérie de Saint-Jacques à Aurillac ;
 - la complainte des pèlerins.

Confrérie de Saint-Jacques

La frairie de M. Saint-Jacques à Aurillac fut la plus puissante de toutes les confréries de la ville (10). Mais — probablement plus que dans ses homologues pèlerines — les « Jacquaires » de la Haute-Auvergne y superposent à leurs dévotions des préoccupations sociales et économiques indéniables. On les voit transmettre les nouvelles sur leur passage, se chargeant de messages personnels devenant ainsi les ancêtres des gens des postes (Nougaret [8]), portant des échantillons de tissus (lin, chanvre, droguet...), de coutellerie (de Thiers, de Laguiole...), aux marchands des villes traversées : premiers *commis-voyageurs*, parfois se chargeant eux-mêmes d'une pacotille qu'ils vendent en route pour subsister : *colporteurs*. Toutes ces occupations élargies feront plus tard la fortune de ces populations pauvres auvergnates obligées à une émigration espagnole intermittente mais continue dans le temps jusqu'à la dernière guerre.

De ce fait, on ne s'étonnera pas de voir à Aurillac, en plus des pèlerins, « réunis sous le signe de la coquille, voyageurs, colporteurs, messagers, transporteurs et courriers » (Nougaret [8]), groupant ainsi la plupart des usagers de la route.

D'où une participation nombreuse des bourgeois et villageois à la frairie Saint-Jacques, mais en sens inverse protestation de certains puristes. Ainsi, on trouve dans un testament de 1662 un chanoine d'Austruy faisant donation à l'hôpital Saint-Jacques de Rodez « pour la nourriture des pauvres pèlerins et non pour les coquillards » et *pèlerins sauvages qui ne font jamais que courir pour vendre des marchandises, qui sont plus souvent mieux reçus des hospitaliers que les bons pèlerins* (Lambert [6]).

(9) Un des plus anciennement installés (XII^e siècle) sur la route des pèlerins. Un hôtel y conserverait actuellement ce souvenir « Hostal San Giraldo de Aurillac ». (A. Beaufrère [1].)

(10) Elle réussit à survivre à la Révolution, ses membres prenant encore part en costumes de pèlerins, vers 1840, aux offices religieux réservés pour eux.

A cause de cette origine polyprofessionnelle, les confrères jouèrent — en plus de l'aide religieuse, morale et pécuniaire auprès des pèlerins de passage ou réinsérés — un rôle communal important, participant par leurs *baïles* à l'élection des consuls de la ville (11). A l'église, ils sont au premier rang derrière les conseillers. Ils distribuent aumônes en cours d'année, brioches (*fouasses*) à la fin du carême (samedi saint); ils organisent procession et banquet le dimanche de juillet suivant la fête de Saint-Jacques (cf. [3 b]).

En 1653, ce rôle civique s'arrête, la politique nouvelle étant d'exclure les confréries des métiers des assises municipales (12). Une page importante de cette vie communale si intéressante d'Aurillac est alors tournée.

Complainte des pèlerins

Datant probablement des XIII^e-XIV^e siècles, il existe une complainte des pèlerins (en langue d'oc) avec des couplets strictement pour les pèlerins d'Aurillac. Elle fut traduite ultérieurement en français en supprimant les allusions régionales.

Nous n'en citerons que trois couplets sur les quinze existants (13) :

I
*Sem pelgrins de daiça vila
 què Aurlhac proch Jordan s'apèla
 Abem laissats paubres enfans
 E car molhers e nòst parens.*

III
*Del nòstre ruèlh e ostal
 proch lo mostier de San-Guiral,
 Sem'stats en la parròquia
 Per for cerca de nòstra ceba.*

...
 ...

XII
*Quand fuguèren en Ribadiara,
 Dei servens vòl jitar'n carcere
 Vieèlhs e joins ; abem dich
 « Li Vernhat,
 Sem pèr Guiral e pèr l'Abat ».*

I
*Nous sommes des pèlerins de cette ville,
 proche de la Jordanne qui s'appelle Aurillac.
 Nous avons laissé nos pauvres enfants
 nos chères épouses et nos parents.*

III
*De notre rue et maison,
 près du monastère de Saint-Géraud,
 nous sommes allés à la paroisse
 pour y chercher notre oignon (*).
 ...
 ...*

XII
*Quand nous fûmes à Rivadière,
 Des sergents voulurent nous jeter en prison
 vieux comme jeunes.
 Nous leur avons dit :
 « Les Auvergnats
 sont pour Géraud et pour l'Abbé (**).*

(11) Est-ce à eux que l'on doit l'introduction des coquilles Saint-Jacques dans le blason de la ville ?

(12) Dans les Archives de la ville, il y a encore quelques livres des rentes de la confrérie, par exemple en 1582.

(13) Cf. A. Beaufrère [1].

(*) En plus de la bénédiction du pèlerin et de son bourdon, le clergé lui remettait un oignon, signe de pauvreté et de frugalité, ingrédient pour les jours où il n'aura qu'un vieux quignon de pain dur à manger.

(**) Ils se recommandent du Grand patron Géraud et de l'Abbé, seigneur-comte d'Aurillac.

Nous en avons ainsi terminé avec cette modeste contribution [3 a, b, c] aux pérégrinations des « Jacquets », de ces infatigables « marcheurs de Dieu », ayant à Compostelle pour seule récompense de serrer l'Apôtre dans leurs bras « *l'abrazo al Apostol* », de celui qui sera l'intercesseur espéré au dernier jour !

Nous avons décrit certains de ces lieux d'asile dont Aimery Picaud, dans son *Guide du pèlerin*, dit dès 1139 [10] : « ... ces hospices ont été installés à des emplacements où ils étaient nécessaires ; ce sont des lieux sacrés, des maisons de Dieu, pour le réconfort des saints pèlerins, le repos des indigents, la consolation des malades, le salut des morts, l'aide aux vivants ».

Pour beaucoup d'entre eux, nous trouvons dans nos villes les ancêtres de nos centres hospitaliers actuels et sûrement dans nos campagnes les premières fondations rurales hospitalières. A ce double point de vue, j'ai pensé que ces souvenirs avaient leur place devant la Société d'histoire de la médecine.

QUELQUES REFERENCES

1. BEAUFRERE A. — *Rev. Haute-Auvergne*, 1963, 38, 236-248, 452-467 ; 1976, 45, 429-450 ; 1977, 46, 50-70. « Aurillac et la Haute-Auvergne sur les chemins de Compostelle », Imp. Gerbert, Aurillac, 1978, 92 p.
2. BOUYSSOU L. — *Rev. Haute-Auvergne*, 1964, 66, 128-134^e ; 1972, 43, 323-328.
3. CHEYMOL J. — a) « Gîtes d'accueil, hospices, hôpitaux des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle », *Hist. Sc. méd.*, 1979, 13, 175-190 ; b) « Hôpitaux et Confrérie de Saint-Jacques-de-Compostelle à Paris », *Hist. Sc. méd.*, 1980, 14, 29-42 ; c) « Hôpitaux de Saint-Jacques-de-Compostelle sur la route du Puy : la Domerie d'Aubrac », *Hist. Sc. méd.*, 1980, 14, 387-397 ; d) « Hôpitaux de Saint-Jacques-de-Compostelle sur la route du Puy : l'hospice de Pradelles », *Hist. Sc. méd.*, 1980.
4. GRAND R. — « Les paix d'Aurillac », Sirey, Paris, 1945, 446 p.
5. JUGNOT G. — « Autour de la *via podiensis* du Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle », Thèse doct. Etat (droit), dactyl., Paris, 1979, 409 p.
6. LAMBERT E. — « Le livre de Saint-Jacques et les routes du pèlerinage de Compostelle », *Rev. Gaz. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1934, 14, 5-33.
7. MERIMEE P. — « Note d'un voyageur en Auvergne », H. Fournier, Paris, 1838, 139-142.
8. NOUGARET P. — « Histoire de la poste aux lettres en Haute-Auvergne, des origines à 1793 », *Rev. Haute-Auvergne*, 1953, 33, 415-432.
9. TAYLOR J., NODIER C., CAILLEUX A. — « Le voyage pittoresque en Auvergne », Didot, Paris, 1833, p. 189.
10. VIEILLARD J. — « Le guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle », Protat, Mâcon, 1969, 4^e édit., 152 p.

Pris dans AURENCHE H. — « Chemins de Compostelle », 1948 : Une chanson pleine de sel sur les pèlerins de Saint-Jacques chantée par les ménestrels de l'époque :

« Quand il revient de Compostelle
Le sourd entend l'herbe pousser,
L'aveugle voit sur le cadran
L'aiguille pas à pas tourner.

O Grand Saint Jacques, guérissez-moi !

« Quand il revient de Compostelle
Le boiteux sur la corde danse,
Le cul-de-jatte avec adresse
Sur un trapèze se balance.

O Grand Saint Jacques, guérissez-moi !

« Quand il revient de Compostelle
Le mari qui n'a pas d'enfant,
Pour peu qu'il soit resté longtemps,
En trouve deux en arrivant.

O Grand Saint Jacques, guérissez-moi !

« Ils revenaient de Compostelle :
Un sourd, un muet de compagnie,
Le muet jasait comme une pie,
Le sourd pensait : O bon grand saint
Rebouche-moi les deux oreilles !
O Grand Saint Jacques, guérissez-moi ! »